

*Jean Roudaut*

**Lieu  
de composition**

*tournant*

*Le Chemin*

---

*nrf*

**Gallimard**











© *Éditions Gallimard, 1989*

*Pour celle qui déchire*





En prélude à toute méditation, il est traditionnel de se livrer à une composition des lieux. Il faut explorer le regard, éveiller le goût, affiner l'écoute, sensibiliser le toucher, faire du corps et du monde une chambre d'échos. Cela est semblable à un éveil, quand on doit inventer l'espace de sa chambre. Car on n'est nulle part quand on sort du sommeil, ou quand on naît. Il faut ordonner le lieu, naturaliser un espace, situer l'origine de la lumière, redresser les murs protecteurs, orienter le corps, se souvenir. On doit se montrer patient avec ses douleurs, les laisser se faire entendre avec la lenteur et la force qui leur sont propres. C'est par leur voie que vient se mêler à la recomposition de soi le sens d'une décomposition. On peut de façon semblable aménager le lieu terrestre temporaire, de façon à rappeler sans cesse, et à maintenir dans l'esprit, les instances en quoi prend forme le sentiment de présence. Et tendre à faire du monde quotidien un lieu de composition. Mettre en place, sous leurs aspects sensibles, les éléments du décor, disposer les praticables et les allées, soigner les charnelles et les haies, accorder les ciels et les gestes, écarter les soucis, explorer la langue, abandonner le nom, c'est inventer le lieu où les mots se feront fantômes. La chambre noire de l'esprit s'éclaire du jeu de l'être futur. C'est qu'en se retournant, il se convertit; en se détournant, il se révèle.

Il y a des lieux propices aux intercessions, des lieux quotidiens qu'éclairent, en pleine lumière de midi, de minuscules épiphanies. Qu'est-ce à dire? Sinon qu'ils sont immédiatement saisis comme des fins de cheminement, et des lieux vacants : on sait enfin ce que l'on cherchait, parce qu'on vient d'acquiescer la certitude, absolue et tranquille, que ce ne pouvait être qu'un appel. Tout est donné, parce qu'à tout il est fait renoncement. A l'heure où les ombres sont longues, l'espérance, comme une pensée confiante, s'alimente de la mise en place du spectacle des choses dans la lumière grandissante, ou du retour du monde à une nuit habitée. Si l'environnement prend l'allure d'un décor, le lieu central est un offertoire où les objets apparaissent dans la vérité de leur naissance ou de leur disparition. La perfection des relations établies entre des éléments, habituellement perçus dans la dispersion, est soudain sensible. Le lieu en cet instant propose, comme un devoir d'exhaussement, l'expression de cette relation, en attente d'être dite, pour que le lieu et l'instant, justement, soient assurés dans la permanence de la mémoire. La rencontre passagère de la lumière et d'un lieu ne prend au regard une perfection transitoire que pour devenir, durablement, en une figure verbale et inoubliable, une résidence.

Composer le lieu, c'est se mettre en état de disponibilité, faire de soi une place d'arme en une ville ancienne, vide de passants et de soucis, bordée d'arcades répétées, se détourner de tout ce dont on s'est cru constitué pour que se manifeste, avec autorité, une parole non cherchée, avec quoi on se sache spontanément accordé. En s'ordonnant, les sensations et les images donnent naissance à autre chose qu'elles-mêmes, et qui est cependant issu d'elles, comme le bois fait un feu qui garde sa senteur. Le livre, lui-même, qui dit notre relation au monde pour la modifier, est à défaire et à recomposer : c'est à la fois un chantier de pensée et la seule vraie demeure. Il est une extension du nom : il le développe et le transmute. On écoute et

on aime pour que des propos ordinaires se convertissent en chants. Citer, c'est faire de soi le décor d'une apparition, une scène, où la disparate vient à l'accord, comme se concertent des voix contradictoires. Lisant, disant, écrivant, vivant, on n'en finit pas de repasser sur ses propres traces : il n'y a pas d'instant premier. Les visions et les sensations n'ont de réalité qu'autant qu'elles sont les éléments d'une répétition; elles sont sans cesse rappelées dans l'écho où elles s'éternisent. Le texte les lie et les compose pour les rendre présentes à volonté. Car l'épiphanie ce n'est point, en un moment du temps, une grâce accordée, mais c'est, dans l'harmonie de deux instants lointains, une suspension du désastre. Puisqu'il nous faut repasser interminablement sur nos traces, que ce soit avec le bonheur de nous retrouver en écho à nous-mêmes, comme si, d'un point à l'autre du temps, des identités se manifestaient, qui donnent aux sensations originelles leurs présences mutantes. La musique, étant toute de mémoire, est toute de survie. Rien ne se répète sans tendre à son accomplissement.

En faisant entrer en composition les éléments divers, et apparemment disparates, c'est nous-mêmes que nous composons, nous accordant progressivement à ce qui nous entoure, fondant notre histoire dans celle des marées et des risées, découvrant le projet de vie que nous avons à concevoir et à quoi nous sommes obscurément fidèles. Composer avec le monde, l'âge et la décrépitude, c'est faire son bien de ce qui est d'acquisition difficile : la lenteur, la faiblesse, la blessure profonde, et le geste de se retourner, pour abandonner l'autre de ses idées et affronter l'imprévisible. Le texte est le lieu où une voix se compose; ce qui s'ordonne par les mots, comme on suit un chemin, jamais le même et toujours semblable, où s'ancre la mémoire, où le soleil flambe ses lances, ce sont les pièces d'un jeu plus vaste que celui du seul parleur. Le lecteur est appelé à défaire, reconstruire un itinéraire nouveau. Il s'y invente un visage futur, comme en quelque miroir au tain

délabré, on hésite à la vue des images déformées, entre souvenirs et prémonitions. Si les lieux de l'esprit, les soucis et les lectures sont des lieux de rêve, c'est qu'ils sont sans cesse en déformation, se condensant et se déplaçant, se reprenant, s'effaçant. Les notions et les citations glissent à la façon des brouillards, changent de densité, s'attachent à quelque raison comme à des arbres.

Le livre est une composition momentanée où apparaît, dans la résurrection des sensations anciennes et l'invention des souvenirs, à mesure que se frangent les moires flottantes de la mémoire, la figure de celui, ou de celle, que le lecteur ne sait pas encore qu'il est, mais qu'il est appelé à être. Le lieu est composé pour permettre qu'advienne ce qui est inscrit en lui, mais invisible, ce qui est présent dans l'espace, dans l'esprit, dans le texte, dans la lecture, par sa vertu.

Et tout alors se dédie à l'heure où les ombres sont longues.

*Pour faire don d'une ville*



Le ciel est bosselé de gris, avec, par des trous bleus, de grandes chutes verticales de lumière. Nous aurions renoncé au désir de désancrer un trois-mâts pour arriver par la mer, pour remonter, avec la marée, l'estuaire fangeux, le long de la vallée aux flancs escarpés et aux villas rustiques comme le font les personnages des *Caprices romanesques* : « L'orage cessa, le temps devint le plus beau du monde; et pour remplacer la tempête que l'on venait d'essuyer, il s'éleva le vent le plus favorable; qui fit bientôt mouiller le Navire aux pieds du Château du *Torro...* » (mais les autres îles n'ont pas pour noms l'Astrolabe ou la Saxifrage). Nous aurions pris le train dans la nuit (mais ce n'est pas une vraie nuit), sommeillante vous avez très vite rêvé à mes côtés, votre tête glissant sur mon épaule, avant de voir la ville surgir comme un décor avec ses lampadaires et ses guirlandes en contrebas de la gare. Je vous aurais réveillée, vous invitant à abandonner votre chemin, « Prends courage mon âme il faut suivre sa fin », alors que le train commençait à ralentir, passait devant la chapelle de La Clarté, roulait en ligne droite avec le bruit lourd d'un freinage accentué avant de franchir le viaduc, d'où se voit la ville, avec son Hôtel, la grande place entourée de platanes autour du kiosque à musique, les rues éclairées s'écartant de cette place comme autant de sorties vers des coulisses improbables; et avec, sur la



droite, les maisons de granit et d'ardoises éclairées elles aussi, de part et d'autre d'un bassin où se collent des voiliers immobiles sur une eau sans mouvement. La ville réside au fond d'un aber, et la mer la pénètre, montante et descendante sur ses dix kilomètres de rivière jusqu'à heurter les portes des écluses, de son rythme lent, puissant, régulier et lourd, jusqu'à l'inonder et la dévaster aux équinoxes. Le viaduc, comme une ceinture sur un corps couché, avec pour tête la ville ancienne, au-delà de la Mairie, pour ventre le bassin, avec entre les jambes le lieu grondant et enflant de la marée, glisse d'un flanc à l'autre de ce fjord, relie les deux bords, que la séparation de la rivière rendait antagonistes, le côté du Léon et celui de Tréguier, celui de ma maison et celui de la gare. Je me partageais entre ces deux marges, haïssant l'une, me réfugiant en l'autre.

Ce serait d'abord un nom que je vous aurais dit, à peine retenu dans votre demi-sommeil, « Je songeais sous l'obscur de la nuit endormie », comme un talisman pour vous guider dans ce qui serait votre nouveau monde. Lorsque ce nom apparaissait dans une biographie, ou sur les panonceaux des trains, comme si, par le jeu des anagrammes, il marquait une résurrection, j'aurais longtemps voulu qu'il fût le mien. Et la gare, frileuse au petit matin, poisseuse au soir, était un lieu obligé de franchissement, une grande bouche béante d'où j'étais rejeté avec bonheur, où j'étais absorbé avec détresse, après être demeuré comme en transit dans une salle d'attente terne, sale et froide d'une ville d'Ys (levant les yeux je vois déjà les trouées bleues du ciel devenir vertes, les nuages s'abaisser pour venir se coucher sur le sol). Du quai je regardais encore le pignon gris de notre maison, que je localisais en usant de repères, que je recherchais, occupant ainsi mes dernières minutes, comme ce que je devais perdre, que j'avais déjà perdu, car en la regardant encore je me la remémorais déjà. J'étais cet enfant alors. Mais depuis ce temps je vous connaissais : si je ne vieillissais pas sous votre regard, j'ai veillé sur votre sommeil. (Sa tête à nou-

veau se penche sur l'épaule; je lui ferme les yeux de la main qui frôle son visage. Vous pénétrez dans le jardin où est le néflier, vous ne bougez pas tandis qu'on vous appelle. Vous savez qu'on se lassera, qu'on n'ira pas à votre recherche, qu'on pensera que vous avez quitté le domaine. Les derniers appels sont moins impératifs. Les haies de buis sont assez hautes pour que vous puissiez vous déplacer sans avoir à vous courber. Vous connaissez la taille des fleurs et celle des herbes. Vous attendez qu'il vous rejoigne, venant clandestinement d'une maison voisine, égratigné par les aubépines. Il a beau connaître les passages, il fait toujours un accroc à son tablier noir. « Ne songez plus à cet instant. ») A mi-chemin de mon exil, je croisais le train qui aurait pu me ramener et je cherchais à distinguer le visage de ceux qui, se situant de l'autre côté d'un fleuve, nous regardaient comme des morts. Le train passait dans une tranchée au bas de notre maison, derrière un tas de fumier, des enfouissements de pommes broyées, des clapiers; quand j'étais enfant nous allions jusqu'à la haie des chemins de fer pour distinguer dans le halètement au départ les mains qui s'agitaient. Quand je partais, je comptais les ponts; je savais distinguer, de toute mon attention crispée, me dressant sur la pointe des pieds, les feuilles du palmier qu'un oncle avait ramené d'Asie dans un pot. Ce seuil franchi, je n'avais plus aucun espoir de retour, et je pleurais, le front contre la vitre. Peu à peu, j'ai su faire que ma détresse ne fût plus aussi apparente.

Je courais en galoches. Mon père venait me voir entre deux trains de nuit, qui nous le délivraient tout ankylosé. Avant son départ, je demeurais la soirée avec lui, le harcelant pour qu'il joue avec moi à un jeu quelconque. C'était la fête, « Les soupirs en la bouche et les larmes aux yeux. » Il y avait un feu dans la

grande cheminée de granit, sous le linteau en bois, que recouvrait une toile cirée pendant sur l'avant en un mouvement de dentelle, et qui supportait, entre deux chandeliers, les boîtes de fer pour les gâteaux secs et le sucre, le moulin à café, les boîtes à épices conservées pour leurs évocations de villes, et leurs couleurs. Sur la table de bois, lessivée à l'eau de Javel après chaque repas, étaient posés une bouteille de cidre pour ceux qui ne prenaient pas seulement du café, et des bols, pour attendre en communauté l'heure de la séparation. C'était comme un soir de fête. Je ne savais pas que lui et moi pleurions une même personne. (J'allume la lampe. Il m'a suffi de lever les yeux pour me voir entouré par la nuit.) L'exil, ce n'était pas d'être privé des bas-côtés humides au bord des routes, qui servaient encore de vaines pâtures, des haies, des bordures de sable et des draps blancs ondulant au vent sur le sol marin, mais de la vue des nuages. Dans les déserts mystiques d'Égypte, c'est vers le ciel que je levais les yeux, accablé de le trouver si immensément bleu et vide. Alors la lumière m'était glaciale et cruelle comme quelque lame qui aurait tranché dans le monde de l'esprit. Je rêvais de grands moutons migrants lents à se déplacer, à des ballots de laine poussiéreuse et boueuse, à de grands sacs gonflés de sable ou d'encre, à des outres accumulées et imbriquées, entre quoi se dessinait par instant, comme se fait une déchirure dans le sac de jute, une fine trace bleue, ou quelque tache verte aux bords régulièrement ourlés. Le soir mettait fin à cette protection de l'esprit : un incendie prenait au ras du sol, glissait sa pelle de feu sous les nuages dont il faisait une cendre. La ville glissait dans sa nuit; et, à l'inverse, le ciel devenait fournaise, le long du corps de l'endormie jusqu'à la mer. (Elle dépose à nouveau ses soucis du jour. Vos lèvres sans aucun bruit de vent font le mouvement des mots que vous cherchez à lui dire. Votre lèvre supérieure tremble vers son souvenir. Vous ne savez pas lui parler, tandis qu'il vous apporte ce qui ne s'achète pas : des

pierres blanches dont il tire des étincelles, des boîtes d'allumettes vides où il enferme des grillons, la plus belle poire qu'il a dérobée avant qu'elle ne fût mûre, des fleurs de châtaigniers dont il feint d'user comme de tabac. Il répand tout cela sur votre robe entre vos genoux que vous écartez pour faire du tissu une table souple. La lumière se fait vive sous le néflier. Un train nous croisant aurait jeté ses feux sur vos yeux. On a cessé de vous appeler. C'est le silence sous l'arbre aux fruits pourris. Votre mère vient à vous avec sa grande capeline et son ombrelle. Elle a le visage blanc de ceux qui ne vivent pas à la campagne. Elle vous dit que c'est bien d'aimer. Et votre père, avec sa fine moustache, se tient à l'écart, deux doigts dans le gilet soigneusement boutonné, une canne de l'autre main. Il n'y a plus sur votre robe que des roses, rouges comme ses genoux écorchés. « Ne m'appellez plus ainsi. » La pluie ruisseau sur les vitres du train. Je portais un capuchon pour aller à la ferme chercher le lait. Les haies détruites, où je voyais dans la nuit rapide de la fin d'après-midi s'agiter tous les personnages de mes lectures, les terres remembrées, qui étaient autant de domaines particuliers, le pays nivelé, devenu désert aux regards, il ne reste plus rien de ce qui accompagnait, du vert à l'ocre, la gamme grise de la ville. Ville mourante, plus triste encore qu'une ville morte engloutie par l'eau, la poussière, l'oubli, ville fantôme habitée, s'étiolant, s'asphyxiant dans le dessèchement. Et des notables crépusculaires gèrent l'agonie. Elle-même est détruite aujourd'hui, les anciennes halles et les places sont devenues des poubelles à voitures, les commerces des banques, les vivants regagnent rapidement le soir le dortoir des collines. Elle n'est plus qu'un songe. Nous en connaissions tous les raccourcis, les escaliers et les venelles, et dans la rampe les trous des haies, les mares aux têtards, les touffes d'osier et de roseaux, le sureau dont nous faisons des sarbacanes en ôtant la moelle des branches. Trempés par la pluie de toutes les saisons, nous regagnions le soir les maisons;



JEAN ROUDAUT

## Lieu de composition

*tournant*

Les passages et les messagers nous surprennent. Nous ne savons pas toujours apercevoir ni entendre ceux qui nous font signe. Il suffit cependant d'un geste ou d'un mot retenu pour qu'une voix nouvelle naisse en soi, murmure, partage, ordonne.

Il importe dès lors de s'accorder à ce qui est donné, d'explorer le regard, d'éveiller le goût, d'affiner l'écoute, de sensibiliser le toucher, pour changer le corps et le monde en une chambre d'échos.

Il faut aménager le théâtre de mémoire, se libérer du souci et de la mélancolie, explorer l'espace du nom et celui des mots, faire du jour une grande année. Des phrases demeurées en souvenir deviennent des personnages de fiction, qui se rencontrent, se mêlent, valent les révolutions du temps dans des paysages orientés par Melville, Huysmans, Proust, Michaux, Breton.

Nous ordonnant, une parole reconnue nous délie. Mais rien ne conduit qui ne déchire. Cependant de quelque rigueur que fasse preuve la voix, exigeant l'affrontement, visant à nous dénuder, nous ne cessons de recourir à elle, comme à la seule chance qui nous soit donnée de nous reconnaître.

Défait de toute retenue, mais reconstitué, il reste à faire don du lieu recomposé ; en se faisant guide en une ville réelle, on introduit à une ville imaginaire. On construit une autre part de soi, si on veut, si on continue de vouloir.



9 782070 715398



89-II

A 71539

ISBN 2-07-071539-6

90 FF tc